

La compagnie du peintre

à Suzanne Van Damme

On a vu la peinture faire couler une rivière vers sa source.

Il y a une douleur. Source qui s'éloigne, lumière qui s'obscurcit. Nous ne sommes plus natifs de ce qui fut, mais de ce qui sera.

On est au monde. Machines, ondes, fusées, encore le monde du père. On est mis sur orbite. On est fait citoyen des projets du cerveau. Les sens roulent entre les feux rouges. L'ordinateur connaît le mode d'emploi du cœur. Les signes et les couleurs se sont mis à hurler. Le regret n'est d'aucun secours et nous n'honorons point la mélancolie.

Partir des dissonances. Les suivre, les prolonger jusqu'au miracle de leur édifice naturel. L'autre nature, celle qui commence.

Détruire, oublier l'air, la lumière, la nuit et la couleur de tout ce qui vole. Alors s'invente le profil de l'aile.

Il y a un cri. Le dérisoire tissu du monde est déchiré. On a produit ce cri. À son extrême on élève un silence, une existence presque d'un ordre et de la joie. Pourtant le cri subsiste et même il s'amplifie. Dans un état de travail et de méditation perpétuelle qui l'accueille au milieu des couleurs.

Immémoriaux, plusieurs espaces sont ici médités et vécus. Plusieurs temps s'entrecroisent dans l'étendue biologique.

Rien n'est abstrait quand la profondeur fait surface.

La peinture n'est jamais séparée du néant, elle l'enjambe avec des rythmes.

Œuvres qui sont nos ruines surgissantes.

Pour épouser nos verticales il nous faudra le lit des fleuves.

Le temps peint la forme du temps. L'extrême ourle ses nuits.

On éprouve une liberté. On suppose une dictée. On voit que la liberté dicte.

Henry Bauchau

[Tapuscrit inédit, Fonds Henry Bauchau de l'UCL, A7572-A7574]

